

Au fond de tes yeux !

Didier Trumeau

L'homme blêmit. Je n'eus pas le temps de comprendre. Un choc monstrueux dans l'abdomen suivi d'une explosion neurale dans le thorax me coupa littéralement en deux. La douleur incommensurable me fit vaciller puis choir.

J'ai toujours été perfectionniste. Nullement sadique je déteste saloper le travail et que mes victimes souffrent plus que de raison. Depuis mes années culotte courte, j'adore guetter ce moment imperceptible où la conscience s'altère et la nuit tombe définitivement. Il me fallait pour cela des animaux suffisamment volumineux pour que je puisse observer leurs yeux. Au départ, c'est plutôt à tâtons que je supprimais ces êtres que je ne bousculais pas, pour ne pas les stresser, les apeurer et même provoquer par accident leur trépas. Après avoir marqué d'une tâche de peinture l'endroit de l'opération, d'un poinçon très affuté, proportionnel à leur taille, je perçais l'animal en vie d'un geste précis et sûr pour atteindre son cœur. Toujours la surprise, parfois un petit cri de douleur et le petit corps s'affaissait dans ma main, sur mes genoux, dans la loge où il était. Je n'avais pas quitté ses yeux un instant, et la lumière qui les habitait s'éteignait au moment où la vie quittait l'animal. C'était pénible car souvent cette étincelle vitale n'apparaissait pas, et la fin vaine de cet être ne me réjouissait pas. Mourir oui mais utilement est mon leitmotiv. Bien vite je passais à la vitesse supérieure avec des chiens, des chats qui

devenaient fugueurs car leurs maîtres ne les revoyaient jamais. Les chiens plus sensibles demandaient une attention particulière pour diminuer leur méfiance. Je les choyais et lorsque leur attention était altérée, je les perçais. Cette fugace trace de vie était plus ou moins importante, plus ou moins visible et je me demandais s'il y avait un lien avec l'âge de l'animal, l'animal, le lieu, la saison, le moment de la journée...

Mes tentatives demandaient de plus en plus de sujets et mes journées ne comptaient que vingt-quatre heures. Je menais de front ma scolarité, ma vie familiale et les contacts anodins avec mes camarades de classe qui fort heureusement ne gouttaient pas ma présence. Solitaire, je passais mes récréations le nez plongé dans des manuels d'anatomie. Mon instituteur, que je ne détrompais pas, voyait en moi un futur médecin et peut-être un chirurgien émérite. Il est vrai que les cours de sciences de la vie retenaient particulièrement mon attention, mais je n'en faisais pas étal afin de ne pas attirer quelque jalousie curieuse et malveillante... Je suis pleinement conscient du caractère particulier, dérangeant et morbide de mes agissements. Je ne suis pour autant pas un monstre même si l'issue définitive de mes expériences encourage cette pensée. Je suis un chercheur. L'intérêt de mes recherches n'est pas probant et le moyen pour y parvenir pas plus malsain que les expériences de laboratoires sur des cobayes. La morale n'a rien à voir là-dedans et les cris d'orfraies des instances religieuses hypocrites ne seront jamais des arguments susceptibles de freiner l'avancée de mes travaux. Capturer cette étincelle de vie n'est pas seulement une expérience à visée optique et sensorielle. Pouvoir la maintenir c'est peut-être la solution pour retenir la vie, la maintenir, et lui donner une possibilité de réparation. Ce sont là bien entendu des hypothèses de travail que j'exposerai à la face du monde lors de leur résolution... Les animaux, même les plus grands que j'observai lors de leur abattage à des fins bouchères, ne me donnaient

pas satisfaction. Certes il y a dans leurs yeux cette conscience de leur fin, mais il manque cette humanité qui leur donne une envergure spirituelle.

Oscar fut mon premier. C'était un vieux grigou qui vivait à l'écart du village, il chassait les enfants qui venaient picorer les cerises de son jardin qu'il réservait aux merles, pies et autres gourmets à plumes, et n'avait pour humanité que son apparence bipède vêtue. Il ne venait au village qu'une fois par mois pour toucher à la poste sa modeste retraite, et acheter les produits d'usage courant, des aliments de conserve et son tabac à chiquer, dans le petit familistère du bourg. Je savais que l'on remarquerait son absence le jour de son passage mensuel. Chaque jour, il allait à la rivière puiser l'eau nécessaire à son usage. Je l'ai attendu caché derrière l'aulne glutineux qui poussait là où il emplissait ses seaux. Il retournait vers sa mesure. Je lui barrai le passage. Surpris, il s'arrêta. Sans hésiter, je lui plantai mon cran d'arrêt dans le haut de l'abdomen au niveau du plexus solaire en remontant précisément à gauche vers le cœur. J'avais répété ce geste maintes fois sur un pantin de tissu garni de paille qui servait d'épouvantail. Oscar s'immobilisa, le souffle court. Ses seaux tombèrent et se renversèrent. Ses genoux fléchirent. Je le retenais par ses bretelles de cordes. Ses yeux exorbités me fixaient plus étonnés qu'effrayés. L'éclat de ses yeux noirs était stupéfiant, des onyx d'une brillance sans pareille, et le soleil qu'il regardait pour la dernière fois en accentuait la lumière. J'étais halluciné et captif, guettant l'extinction des feux. Puis... Plus rien. Alors que l'étincelle de vie s'est enfuie, Oscar s'effondrait. Je regardai autour de moi. Personne. Je poussai le corps dans l'onde et le courant assez violent en cette fin d'hiver l'emporta. L'été suivant, c'est un pêcheur qui harponna les restes de son corps allégé par le prélèvement alimentaire des organismes aquatiques. La thèse de la noyade accidentelle scella son passage sur Terre. Médecin, comme le souhaitait mon instituteur,

était une mauvaise idée. Un médecin sauve des vies, moi je les abrège. Poursuivre mes expérimentations demandait des précautions élémentaires et de la disponibilité. Au lycée, je ne pouvais que répéter et préparer mes futures expériences. Repérer mes prochains sujets prenait du temps, les suivre, les observer, les comprendre, les sélectionner pour ne prendre aucun risque. Ils devaient être seuls, solitaires et n'être pas sollicités par leur entourage proche, leur famille, et surtout être physiquement plus faibles que moi. Bon, je savais que la surprise était mon meilleur allié dans nos rencontres ultimes, et je devais aussi décider du lieu de l'opération. Le lycée ne fut pas très productif, mais je rongais mon frein en peaufinant la technique qui serait la plus efficace dans l'avenir.

Je passais brillamment mon baccalauréat et partais quelques temps en Inde. Mes parents n'avaient aucun souci financier, cela aide. L'Inde est un pays de traditions, très peuplé. Le nombre d'habitants est difficilement et négligemment recensé à cause des flux migratoires permanents en provenance des pays voisins. Un vrai vivier pour mon projet. La petite lumière est-elle la même si elle provient d'un homme, d'une femme, d'un enfant, d'un vieillard ? La vie ne vaut d'être vécue que si la mort n'est pas une option. Personne n'a réclamé les corps.

De retour en France, il a bien fallu se résoudre à gagner sa vie. Mon père avait été clair. L'Inde est une parenthèse. Heureusement pour moi, mes parents ont péri dans l'incendie accidentel de leur maison. Je me souviens bien de la petite lueur de ma mère. Pour mon père cela avait été plus difficile.

Désormais, avec une bonne gestion de mon héritage, je suis à l'abri du besoin.

Entre euphorie et frustration, les vivants passent de vie à trépas et je n'arrive toujours pas à prélever cet instant significatif de l'existence. Je me suis doté d'une caméra frontale qui permet de fixer pour

l'éternité cette fraction d'éclair, cette lueur d'étoile. Avec la technologie adaptée, je décortique l'extinction vitale, guettant la microseconde qui oscille d'un état à l'autre, fixant le zénith de lumière au déclin des lumens. Nul délire dans mon exploration du néant et du vivant. Tous les ouvrages consacrés au sujet vont dans le même sens, une rupture électrique à l'instar d'un fusible, d'une connexion rompue qui provoquent l'arrêt des relations biologiques.

Lorsque je traque ma prochaine victime, je pratique une a-démarche. C'est une marche au mouvement original. Je me cale sur l'allure de la personne qui me devance, puis je ralentis afin de perdre un pas, et encore un, et je garde le tempo au point de disparaître à ses sens, n'évoquant même pas une ombre, et pas davantage une sensation. Je peux ainsi me fondre dans le paysage de mon sujet d'observation et l'étudier.

Il y a l'habitude qui use la passion. Il y a l'absence de résultats qui grippe les rouages de l'envie. Il y a le doute sur la réalité de la route à emprunter. Il y a enfin le constat sur l'échec et la conscience de s'être fourvoyé, trompé définitivement. Je n'ai jamais ressenti l'un ou l'autre. Il n'y aura que la vieillesse et la mort qui arrêteront ma quête. La justice des hommes aussi... Là, un nourrisson de quelques jours condamnés par la science des médecins, acheté pour quelques sous à sa mère toxicomane dont j'espérais tant. Juste après le souffle de la vie, l'intrant génétique et le cri primal, il devrait y avoir de la puissance dans ce dernier laps temporel. Déception, le petit corps s'est affaissé sans un regard, déjà prêt à son bref et triste sort...

J'ai exercé un peu en gériatrie me disant par nature que les fins de vies étaient plus accessibles. Malheureusement les ancêtres sont versatiles et peu coopérants, ils mourraient rarement en ma présence... Il m'est apparu que l'euthanasie était un geste généreux - parfois tendancieux certes, du genre, pas encore crevée la vieille carne ? - qui pouvait répondre à ma soif de savoir. Abréger une

existence qui n'avait pour réalité que les derniers battements d'un organe usé était un argument suffisamment convaincant pour qui n'en avait pas besoin. La pauvreté des effectifs en milieu gériatrique facilitait la discrétion. Veilleur de nuit, voilà la solution. Je circulais sur plusieurs pavillons et pouvais sélectionner les candidats à l'ultime petite lumière. J'ai élargi le champ de mes recherches en diversifiant un panel de thèses à soumettre le jour où j'aurais capté l'énergie génératrice de l'instant primordial. Mon hypothèse du moment est que la mort agit comme contre-balancier aux effets de l'origine de l'univers. Au début il y a le néant - et peut-être même la contraction de ce néant qui en fait une masse inerte au poids incommensurable... - et puis il y a l'explosion du big bang qui du néant produit le mouvement et la vie... Cette fraction temporelle dont nous calculons encore la durée a provoqué un éclair lumineux dont nous observons toujours des traces par leurs phénomènes électromagnétiques. Pour freiner cette expansion, la mort absorbe une infime parcelle de cette lumière originelle contenue en chaque être vivant, cette parcelle cosmique commune qui produit l'électricité vitale. Pure fadaise pseudo-scientifique ou source potentielle de recherche, personne ne vient me contester l'intérêt d'une telle supputation car bien entendu personne n'est au courant...

Il est de plus en plus difficile de procéder en toute impunité. Les villes sont sécurisées avec la déesse vidéo-surveillance, panacée des régimes sécuritaires et totalitaires, particulièrement dans les quartiers chics... Les caméras ne suppriment pas la délinquance, elles la déplacent là où elles ne sont pas. C'est dans les banlieues dortoirs anonymes et impersonnelles que je traque désormais mes clients. Comme chacun d'entre nous je me pose les questions essentielles des valeurs humanistes que sont la solidarité, la bienveillance, la générosité et l'empathie... Je suis un monstre aux yeux du tout un chacun et pourtant rien de comparable avec nos élites froides pourvoyeuses de

chair à canon. Si je ne ressens rien à l'inéluctable sort des mortels ce n'est pas pour autant que je vais prolonger une agonie, ni provoquer des souffrances inutiles. Je mets un point d'honneur à abrégé au maximum l'impact sensoriel et émotionnel du moment létal.

Dans une petite cité de l'Europe de l'est, je l'ai repéré alors que je prospectais un futur terrain de chasse. Chasse, je déteste ce mot, mais il est totalement approprié. Ce jeune homme très prudent en était à sa deuxième victime. Malgré toutes les précautions qu'il mettait en œuvre, il ne m'avait pas repéré. Au plaisir qu'il prenait à tuer je décelais rapidement le potentiel de ce sujet. Tuer un tueur, chouette challenge s'il en est. Voir l'étincelle de celui qui se repait de la fin des autres... Je le suivis et m'aperçut qu'il était français d'origine italienne et qu'il avait sans doute, comme moi, constaté que la mort était plus abordable là où l'on se moquait de la vie. Alors que je m'apprêtais à l'affronter, mon surin effilé fraîchement aiguisé, à la main droite caché dans la manche de mon duffle-coat, je pris la décision qui allait changer mon existence.

Il s'appelle Renato. Lorsque je l'aborde je ne sais pas encore si nous pourrons nous entendre, ni comment présenter ma requête. De plus, j'ai l'impression que je ferais une proie tout à fait acceptable. Alors je coupe la poire en deux, et au moment du corps à corps prévu, je retiens mon geste. Il a été piqué et de l'index sur les lèvres, je lui fais comprendre que s'il veut la vie sauve, il doit composer avec moi... Des années plus tard, notre duo fatal fonctionne à merveille. Si je n'apprécie toujours pas son plaisir à occire, il ne comprend toujours pas mes motivations. L'important pour durer et perpétuer notre régulation démographique artisanale, est de veiller l'un sur l'autre.

Il manque à notre tableau quelques modèles d'humains. Comme ils font partie de l'élite, ils sont prudents et davantage protégés. Des PDG, des stars, des chirurgiens, des hauts gradés, des chefs d'états, de régions, des chefs religieux... La disparition de l'un deux fait

l'objet de plus de questions et d'interrogations. Avec Renato, nous avons prévu de nous attaquer à ces habitants de tours d'ivoires comme point d'orgue de chaque périple expéditionnaire, le plus loin possible de nos bases. Le soin et la précision apportés à cette gourmandise pour tueurs sont la garantie de son assouvissement

J'explore la fin de vie sur un nouveau registre, celui du dernier souffle. Celui qui accompagne l'ultime lueur. Fondé sur l'idée que l'énergie lumineuse qui a accompagné le big bang était propagée par un souffle expansionniste, et fondateur, l'idée est que ce dernier souffle contrebalance la débauche de vitesse illimitée et cosmique de l'origine universelle. Hypothèse fumeuse là encore, qui divisera les ânes et les omniscients, mais qui fera bien sur une thèse de doctorat. Recueillir le dernier souffle d'un mourant est une autre affaire. Comment savoir s'il est le dernier, et non pas l'avant-dernier, s'il est vraiment celui-là et pas un banal et vil souffle anodin comme il y en a tant dans une vie ? Surtout dans celle-là ? Dans quel récipient le conduire et le conserver afin de l'étudier ? Quelle conclusion en tirer et pour en faire quoi ?

Un jour, nos pérégrinations nous mènent à Vierzon, petite ville ferroviaire et sous-préfecture du Cher. Pas encore trop vidéo-surveillée, elle nous semble favorable à une nouvelle extraction organique. Puis je la rencontre. Une femme, ce n'est pas la première mais d'elle émane une aura singulière. D'après les canons, standards de beauté, elle évolue dans les sommets. Si ce n'était que cela, elle rejoindrait nombre de ses consœurs dans l'art de la séduction, sans attirer davantage mon attention. Là, c'est différent. Je ressens au plus profond de moi une sorte d'exaltation, des vibrations biologiques, et une forme de fièvre inconnue à ce jour. Je ne cesse de penser à elle. Je ne m'étais jusqu'alors pas intéressé à la gent féminine en dehors de mes prélèvements scientifiques, et ne m'étais pas considéré en tant qu'être sur le plan des genres. Je me suis surpris, à m'observer dans la

glace de ma salle de bain, et toujours selon les canons en vigueur, me suis trouvé approchable. Lisa, elle s'appelle Lisa et propose ses conseils et renseignements à l'office du tourisme. J'ai immédiatement senti que je provoquais chez elle une attention plus sensorielle, et lui proposai de me rejoindre dans le petit restaurant d'un village proche de Vierzon. Nous avions auparavant échangé sur la terrasse d'un bar en face de son lieu de travail. Elle n'avait pas de famille, était arrivée depuis peu dans la petite ville, et en dehors de ses collègues de travail avec qui elle échangeait peu, ne connaissait personne. Nous nous étions revus par hasard dans une librairie, et l'attirance qui nous poussait l'un vers l'autre, puissant, provoquait en moi une alchimie dont je ne comprenais pas la mécanique, et qui me troublait. Lisa, Lisa, son prénom résonnait en moi comme une lourde palpitation de battements de cœur. Le soir du jour dit, je l'attendais sur le petit parking de l'auberge. Elle vint vers moi et j'allai vers elle. Son visage rayonnait. Notre contact fut ardent et bref. La lame perçât exactement où c'était prévu. Son sourire éclatant comme un charmant rai de soleil au printemps s'effaça à l'instant même où la lumière qui illuminait son regard s'éteignit. Je la recueillis dans mes bras. Renato qui l'avait suivi lui avait enfilé le masque à oxygène afin de prélever son dernier souffle dans un récipient en verre clos de façon étanche. Une organisation sans faille sur le petit parking faiblement éclairé à l'abri des curieux, je portai dans mes bras le corps chaud de Lisa en direction du coffre de ma voiture. Renato avait récupéré ses clés de voiture et devait la faire disparaître. De mon côté, dans un lieu isolé, j'enterrais le corps de Lisa dans une fosse préalablement creusée.

Et puis changer de région...

Je ne comprends pas ce qui m'arrive. Je ne suis pas empathique. Je ne suis pas sensible à l'émotion, en dehors de celle provoquée par cette petite lueur fugitive, aperçue aux yeux des trépassés. Là, je tourne, je

vire. Une chape de doute me rive au sol avec l'impression que le ciel va m'enfouir plus profond que Lisa. Lisa, Lisa, Lisa, son prénom m'obsède autant que son visage, ce joli visage qui est passé de la joie la plus intense à la détresse la plus vertigineuse, l'étonnement, et la palette des émotions qui conduit au néant. J'essaie de me recentrer sur mes recherches. L'étude du contenu du flacon contenant le dernier souffle de Lisa ne révèle rien. Un mélange gazeux ordinaire avec quelques traces biologiques, des pollens, et des poussières organiques certainement absorbées sur le lieu de sa dernière respiration, rien d'étrange ni d'exceptionnel, un funeste air, rien de plus. L'examen de la dernière lueur optique de Lisa est plus révélateur. Une lumière puissante proche de l'explosion d'une novae irradie avec force sensitive, émotive et précision l'optique photographique. Je sais que j'en suis la cible. Je ne reverrais plus jamais cet éblouissement. Comme le plus haut et le plus difficile sommet gravi par l'alpiniste, il n'y aura plus d'après. Tout ne sera qu'espoir déçu et frustration éternelle. Lisa, Lisa...

Je ne suis plus à mon ouvrage. Renato me tanne pour rebondir. Une ancienne star de la variété s'est établie dans l'arrière-pays de la Riviera pour couler des jours tranquilles à l'abri des médias, des fans, et des requins du show-biz. Renato a fait des repérages. Pas de caméras, pas de gardiens, pas de personnel. Il se fait livrer de la nourriture une fois par semaine le lundi matin à 11 heures, et prépare, selon ses agents artistiques, son prochain album... En fait il ne veut plus voir personne, ni son ex-compagne et pas davantage ses huit enfants qui l'ont suffisamment ponctionné...

Mes recherches, motifs fallacieux, pour justifier leur poursuite, sont au point mort. Rien qui ne puisse prouver ni infirmer le fond de mes hypothèses, pas davantage encourager un quelconque soutien à me suivre. Les petites lueurs finales ne sont rien d'autres que les réactions organiques à la stase cardiaque tarissant les vaisseaux

sanguins des yeux, et donc la pression artérielle qui favorise leur forme incurvée aidant la réflexion. Le dernier souffle ne contient pas des miasmes méphitiques et spéciaux. Le cosmos s'arrange très bien sans le concours de viles et minuscules créatures pour gérer ses révolutions. C'est dire l'état abyssal de mon moral en ces jours d'après Lisa. L'idée que Lisa n'aurait sans doute pas approuvé mes activités me reconforte dans mon tourment, et je me ressaisis. Renato me relance sans cesse, sa star en attente de fin, d'autres victimes potentielles, avec cette frénésie démente qui me fait frissonner lorsque je perçois sa jubilation morbide dans les yeux. Je n'ai plus la moelle, et pour la première fois de ma vie remets en cause mon parcours, m'interroge sur la légitimité de mes projets, de mes activités, de leur morale. Pourquoi n'ai-je pas d'empathie ? Lisa a ouvert en moi un gouffre insondable, l'émotion, la sensibilité affective et la notion de ressentiment qui habite tout être normalement constitué... Tout cela me submerge et me paralyse. Renato devient agressif et menaçant. Nos discussions virent à l'orage. La rupture est consommée. Renato disparaît.

La vacuité, le néant, l'inutilité et l'inertie sont autant de raisons d'en finir. J'ai maintenant plus de soixante ans, et il est vain d'envisager une reconversion, un autre but. La fortune de mes parents judicieusement gérée me permet de vivre confortablement, et m'autorise un avenir tranquille. Il est trop tard pour changer et apprendre à m'insérer socialement. Je m'enferme chez moi dévorant tous les ouvrages qui existent sur la science, la biologie, la chimie, la physique, et toutes les para-sciences qui en découlent...

J'habite un pavillon confortable dans une banlieue tranquille, et ne sort de mon antre que pour marcher, faire quelques provisions, chercher des livres, entretenir mon jardin qui me donne quelques satisfactions. J'emploie une femme pour le ménage qui vient une matinée par semaine. je la vois à son arrivée et à son départ lorsque je

la rémunère. Mes relations avec le voisinage sont succinctes - bonjour, bonsoir - et ne me dérangent pas.

Je fais un tour du quartier pour me dégourdir les jambes après une longue matinée de lecture. Un homme que je ne connais pas s'avance vers moi. Au moment de nous croiser je fais un écart pour l'éviter. Il fait de même, mais de mon côté. Nous nous faisons face. Il a l'air mal à l'aise. Il s'avance vers moi. Je m'apprête à lui demander ce qu'il veut et c'est là que je sens l'affreuse et reconnaissable douleur entre toutes. Le centième de seconde qui dure toute la vie me brise et m'anéantit. Le sang afflue et inonde mes sens. L'homme est défait et semble plus atteint que moi. Un autre homme s'avance derrière lui. Un grand sourire pervers illumine son visage. Il me regarde au fond des yeux. Renato...

L'auteur

Né en 1959 à Vierzon dans le Cher sur Terre, Didier Trumeau a vieilli avec ses idées - pas ses idées - impénitent naïf engagé, l'amour et la poésie sont ses principaux carburants dans l'espoir d'une utopie durable. L'environnement est son ultime combat !